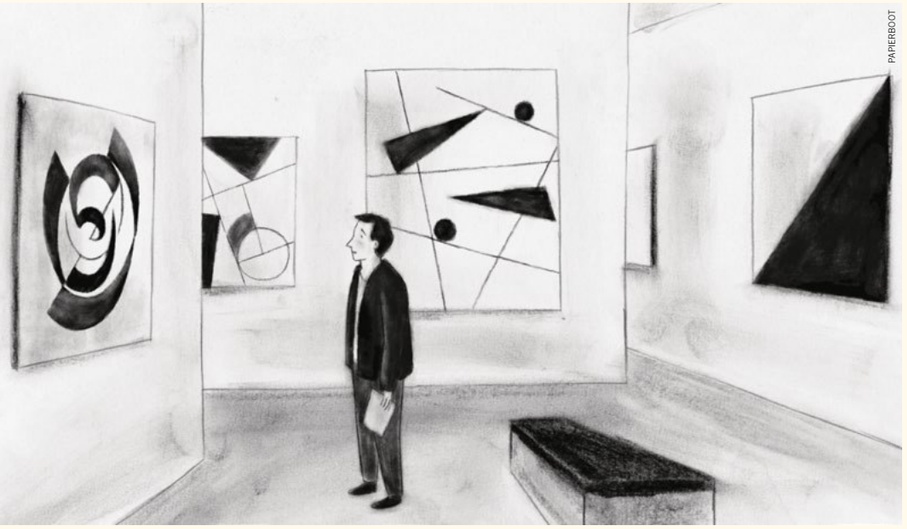
FESTIVAL. À Bilbao du 8 au 15 novembre, Zinebi mettait en valeur, pour la 66e année, les formes marginalisées que sont le documentaire et le court métrage.

Traits d'esprit à Zinebi


PAPERBOOT

On Hold de Delia Hess (2024).

Faisant la part belle aux jeunes cinéastes, la compétition de courts métrages marquait surtout par ses films d'animation. Si les extravagances dérangeantes de l'imagerie générée par IA étaient habilement utilisées dans le récit d'anticipation d'Andrea Gatopoulos *The Eggregores' Theory* (Italie, Grand prix) ou le très court essai de Felipe Elgueta *Data Flesh* (Chili), la sélection démontrait la supériorité de l'humain en matière d'inventions de formes. Parmi de nombreuses propositions de qualité, comme la SF de la Basque Izibene Oñederra *When It Comes (It Will Have Your Eyes)*, restent surtout les images de cinéastes ayant su pousser dans leurs retranchements les possibilités de l'animation à façonner des mondes frôlant l'indescriptible.

Esteban Azuela invente pour l'épatant *Aferrado* (Mexique) une forme composite pour imaginer un récit inspiré de faits réels. Les personnages y semblent composés à partir de photos découpées dans des journaux, transformés en avatars 3D abîmés. Ce qui pourrait être le classique récit d'un mécanicien pris au piège des cartels alors qu'il n'aspirait qu'à une vie paisible prend une tournure beaucoup plus métaphysique : sollicité par ses sombres clients le jour de l'anniversaire de son neveu, le personnage voit son univers perdre de plus en plus sa consistance et le noir (de l'huile de moteur ?) le dévorer peu à peu, ouvrant dans le récit une dimension parallèle.

Dans *On Hold* (Suisse), le noir est celui du fusain sur une surface blanche, invariable matière du récit, à partir duquel Delia Hess imagine pourtant une dramaturgie tout aussi vertigineuse qu'Esteban Azuela avec ses complexes images synthétiques. Le noir qui envahira ce monde-ci est celui d'une mare de café sous une tasse, ou de l'eau de la fontaine qui glougloute dans un centre commercial. Depuis le banal ennui d'une jeune femme mise en attente sur une hotline, le récit dérive en une série de vignettes de vies urbaines surréalistes jouant sur la transposition de formes – des femmes en pleine séance de yoga deviennent statues dans un musée. Engloutis sans broncher par la marée qui submerge le cadre, les personnages nous renvoient l'image d'une dangereuse apathie.

Dans *Aquatic* (Iran), Shiva Sadegh Asadi imagine une narration dystopique : un corps de femme supplicié par un index géant, cherchant à exploiter les poissons qui sortent de son giron. Voilà qui ne serait que pesante allégorie si la dislocation perpétuelle des contours et leur réagencement productiviste n'ancraient le récit sur le plan de la sensation, dans le plus pur esprit poétique.

D'une tout autre façon, la Polonaise Michalina Musialik brouille la frontière entre signifiant et signifié dans *Nutcracker Girl*. Récit initiatique concentré, il prend d'abord les atours naïfs d'un dessin d'enfant, narrant la découverte d'un univers merveilleux par une petite fille sous un sapin de Noël. Mais lorsque les jouets s'animent, le sexe et la violence font irruption, précipitant la fillette dans une puberté anticipée selon une transformation esthétique : elle arbore désormais les traits lisses d'une figure de bande dessinée pour ados. Pour une fois, le twist qui voudrait que tout cela ne soit qu'un rêve n'a rien de décevant, car l'on sait que dans ses songes, la petite fille a entrevu un monde bien réel.

Olivia Cooper-Hadjian

LINEA 2

Aferrado d'Esteban Azuela (2024).

FESTIVAL. La 28e édition du festival de Jihlava, consacré au documentaire et au cinéma expérimental, s'est tenue du 25 octobre au 3 novembre.

Hardie Tchéquie

DJ FILM

Lichens Are the Way d'Ondrej Vavrecka (2024).

Au sein de cette manifestation d'ampleur internationale, la section « Czech Joy » permettait de prendre des nouvelles de la production locale. Réalisé au sein de la fameuse école de cinéma de Prague, la Famu, par la Slovaque Nora Štrbová, *once i got in, it was hard to get out* (29 min) s'inspire d'un décor réel – un atelier d'artiste abandonné – et de souvenirs pour construire une narration hétéroclite, insérant du texte sur l'image et des acteurs dans le réel. Par fragments chapitrés, le film évoque à travers un personnage de femme le poids d'un héritage constitutif d'une identité, sans promettre de résolution. Organisant une série de confrontations entre réalité et fantasme (un agent immobilier enseveli sous la végétation du jardin), entre présent, passé et futur (les apparitions d'une enfant qui semblent être une version antérieure du personnage), le film sonde le lien entre rapport physique aux objets et traces mentales.

Également étudiant à la Famu une quinzaine d'années plus tôt, le Tchèque Ondrej Vavrecka file une métaphore écologique dans *Lichens Are the Way* (43 min), en compagnie de Trevor Goward et Curtis R. Björk, spécialistes de ces symbioses entre champignon et algue ou bactérie qui fleurissent sur les arbres et les pierres. Comme elles, ne faudrait-il pas chercher à construire plutôt que grandir, en restant en lien avec la totalité qui nous inclut, et se contenter de peu ? C'est ce que tentent de faire les deux hommes, s'acheminant vers l'autosuffisance dans une campagne reculée. La fixité des longs plans en 16 mm et la profondeur des propos pourraient instaurer une barrière entre cinéaste-maître et spectateurs-élèves, si elle n'était volontairement brisée : surprises et accidents comiques nous ramènent toujours à ce que la vie a d'incontrôlable.

O. C.-H.

FESTIVAL. Rendez-vous incontournable de la cinéphilie mondiale, la Viennale a consacré une rétrospective au collectif mexicain Los Ingrávidos lors de sa 62e édition.

Chamanisme matérialiste à Vienne

Les films choisis par Dietmar Schwärzler et Daniela Zahlner, au nom de la structure de diffusion sixpackfilm, parmi la production pléthorique de ce collectif d'anonymes rendait compte de la diversité des formes adoptées pour tenter d'imaginer une « *esthétique décolonisée* » (selon le texte de présentation du critique Salvador Amores). Si son nom évoque un état d'apesanteur, le collectif s'ancre dans le passé précolombien du Mexique autant que dans l'histoire des avant-gardes pour mieux s'insurger contre la violence du présent. Travaillant initialement en numérique, et en 16 mm depuis 2016, il commence en 2012 à mettre en ligne des vidéos, telles *Transmission / Misframing* (2014, 5 min), où des fourmis transportent hors du cadre la photo de militaires, tandis qu'une émission de radio témoigne de la découverte de meurtres déguisés par l'armée. Los Ingrávidos affectionnent l'intertextualité, insérant dans leurs œuvres des images trouvées, artistiques ou non, et les confrontant à des pièces musicales (de Silvestre Revueltas à Alva Noto et Ryûichi Sakamoto), dans des collisions qui favorisent l'émergence d'une expérience intimement remuante plutôt que l'univocité d'un discours. Dans *Impressions for a Light and Sound Machine* (2017, 7 mn), les visages d'actrices d'un vieux film mexicain se décomposent, griffés et délavés, au son du poème de María Rivera « Los muertos ». Dans *Teocalli* (2024, 41 mn), le rythme effréné de percussions accompagne la pulsation de l'image par le flicker et la surimpression : lunes, cactus, pierres se démultiplient et semblent entrer en transe. Ce rapport intense et parfois inquiet à la nature (voir cette rime visuelle entre un fruit ouvert visité par des mouches et l'œil d'un animal) renvoie à un terreau commun et suggère une voie d'avenir. Métamorphosant des enfants blonds en aliens menaçants par le biais d'un simple effet miroir, *Sensemayá* (2021, 7 mn) montre que Los Ingrávidos ne l'envisagent pas sans une pointe de malice.

O. C.-H.

COLECTIVO LOS INGRÁVIDOS

Teocalli du collectif Los Ingrávidos (2024).